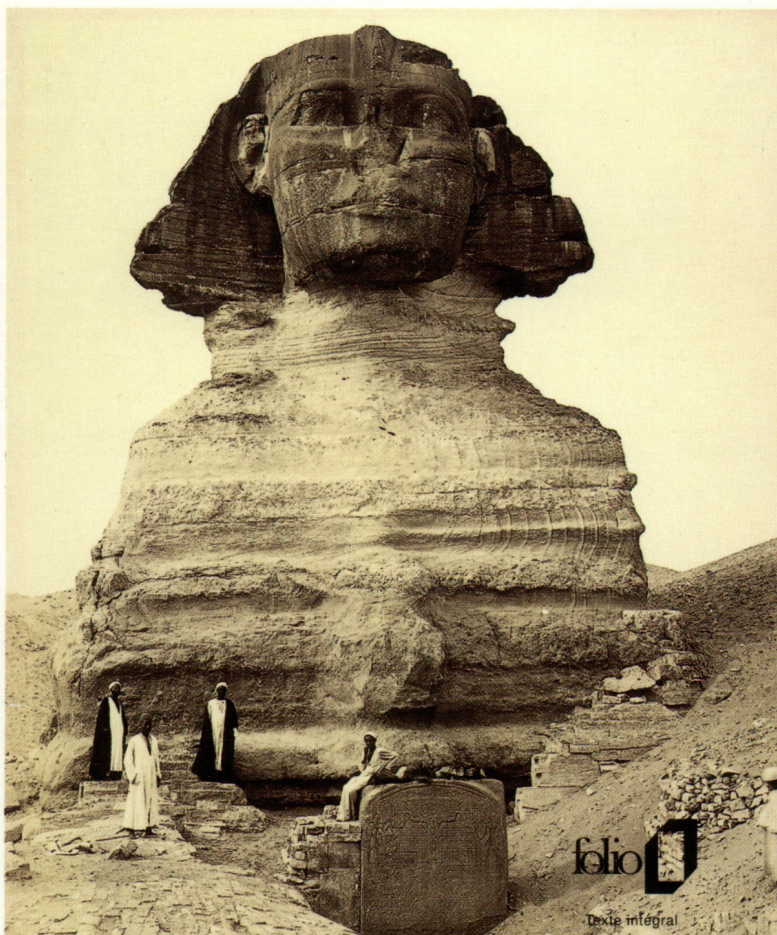


Gérard Macé
Le dernier
des Égyptiens



folio 

Texte intégral

Gérard Macé

Le dernier
des Égyptiens

Gallimard

Couverture : C. et G. Zangaki, *Sphinx Armachis*, année 1870.
Collection François Lepage, Paris.

© *Éditions Gallimard, 1988.*

Gérard Macé est né à Paris en 1946.

Depuis 1974, il a publié chez Gallimard et Fata Morgana des livres qui sont autant d'interrogations, de rêveries sur les lieux et les signes, sous la forme du poème en prose, de l'essai ou du récit.

Il a reçu le prix France Culture 1989 *pour Le dernier des Égyptiens*.

Champollion ne savait pas lire.

Il ne savait que déchiffrer, capable de suivre en s'interrogeant, pendant des heures et des jours, le tracé des lettres d'abord, le contour des hiéroglyphes un peu plus tard, — mais incapable d'oublier le truchement des signes, comme s'il voulait à chacun d'entre eux arracher un secret. Auparavant, il avait dû comme nous tous (mais qui s'en souvient?) renoncer à comprendre le langage des étoiles, sans pour autant se limiter à celui des livres dont il voyait briller les titres à l'or fin, sur les rayons de la librairie paternelle. En somme, c'est avec une ombre de résignation qu'il applique son génie aux choses humaines; et même s'il remonte aussi loin que possible dans l'espace et dans le temps (jusqu'aux cataractes du Nil, autant dire au déluge), il sait pour avoir contemplé souvent le ciel que l'immensité n'est pas moins grande quand on la peuple de monstres ou de divinités,

et que le vide ne saurait être comblé par quelques noms arbitraires, en dépit de ce que voudraient faire croire les astronomes et les prêtres.

Malgré sa clairvoyance teintée de tristesse, malgré l'apathie dans laquelle il paraît sombrer quelquefois, Champollion n'oublie jamais que « l'enthousiasme est la vraie vie ». La passion qui lui vient de l'enfance et qui semble plus forte que lui, le curieux magnétisme dont témoignent tous ceux qui l'ont approché, il les a peut-être hérités d'un charlatan, dont la prédiction fit de lui un génie désigné. Grâce à cette naissance miraculeuse (comme celle de Ramsès*¹), il sait à quoi s'en tenir au sujet des miracles, et la légende familiale qui lui donne en partage l'assurance et le doute, le prédispose peut-être à dissiper les nuées du mysticisme autour des hiéroglyphes, même si des siècles d'ignorance, et la troublante histoire d'un sens perdu puis retrouvé, empêchent de voir en eux des signes comme les autres.

C'est pour déchiffrer cette écriture qu'on prétendait sacrée, c'est pour admettre en fin de compte que l'image d'un vautour, d'une chouette ou d'une vipère à cornes note un son de la voix humaine autant qu'elle semble imiter la nature, mais c'est aussi pour la joie de

1. Les astérisques renvoient aux « Scholies » placées en fin de volume, p. 89.

reconnaître un lion dans le nom de Cléopâtre, que Champollion entreprend avec méthode (« ni charlatanerie ni mysticité », affirmera-t-il par la suite) d'apprendre l'arabe et l'hébreu à l'âge où l'on cultive plutôt son ennui devant des versions latines, et de lire Hérodote en tâchant de démêler le vrai du faux. Avec la même obstination il ira suivre à Paris les cours du Collège de France, pour parler très vite d'égal à égal avec des professeurs qui ne lui en sauront pas toujours gré ; avec le même amour il ira entendre la messe en copte, il examinera à la loupe de mauvaises copies de la pierre de Rosette, il s'évanouira d'émotion devant son frère quand il sera bien sûr d'avoir trouvé, boira enfin l'eau du Nil avant de revenir malade sur les bords de la Seine, à bout de forces alors qu'il n'a pas quarante ans.

Mais on peut bien classer, traduire, interpréter des centaines et des milliers d'inscriptions, ce n'est pas encore lire, si l'on admet que lire consiste au contraire à ne plus s'apercevoir de la présence des signes, pour qu'apparaisse une rivière dans la prairie au lieu des méandres d'une écriture, un château crénelé à la place des caractères plus réguliers de l'imprimerie, et comme dans les enluminures, derrière la lettre qui s'efface une profusion de fruits, de feuilles et de fleurs nous faisant croire à la fin que les choses pourraient procéder du langage comme

si elles naissaient d'une corne d'abondance. Cette traversée des signes, transparents au point d'en être invisibles, permet aussi de passer d'une langue à l'autre et de faire parler les morts, mais si la vision colorée qui s'impose à notre esprit emprunte alors à la mémoire (au point de confondre des forêts du Nouveau Monde avec ce qui reste de bois en Île-de-France, ou n'importe quel mur effondré avec les ruines d'un temple, et de reconnaître une silhouette familière dans l'évocation d'un roi comme dans celle d'un enfant trouvé), c'est sans souvenir aucun de l'apprentissage de la lecture, de cet effort oublié dont nous avons fait une opération magique, au cours de laquelle les mots et les choses ont commencé dans nos esprits leurs tours de passe-passe. C'est au contraire ce temps-là que Champollion ne veut pas quitter, cette opération qu'il veut prolonger à l'infini, ou du moins revivre à volonté. Depuis son premier travail de déchiffrement, depuis qu'il apprit à lire seul en suivant les mouvements des lèvres de sa mère, et grâce aux *réclames* dans les livres anciens*, il ne se lasse pas de voir le sens apparaître, comme si c'était à chaque fois la vie qui revenait.

Une fois cependant, contraint de délaissier ses travaux à cause d'une attaque de goutte, et peut-être pour se délasser d'une enfance trop

sérieuse, Champollion consent à lire plus librement; ou plutôt, comme pour prouver dans le même temps qu'il en est incapable, on lui fait la lecture à voix haute. Il le raconte lui-même, le 16 janvier 1828, dans une lettre à celle qu'il appelait « Zelmire », une poétesse italienne à qui il avait donné ce surnom théâtral et affectueux pour mieux en faire sa confidente* : « Le 26 décembre, la goutte, qui voulait probablement être la première à me donner mes étrennes, vint s'asseoir insolemment sur mon genou gauche où elle est restée jusques avant-hier, sans compter une incursion de quatre jours qu'elle a faite à mon pied gauche. Me voici enfin libre depuis deux jours et j'ai quitté le lit ou le canapé sur lesquels j'ai passé de longues heures, incapable de la moindre occupation. On m'a lu des romans pendant ce temps et je vous recommanderai particulièrement ceux de l'Américain Cooper, surtout *Le Dernier des Mohicans*, *Les Pionniers* et *La Prairie*, qui se forment une espèce de suite les uns aux autres. »

En suivant cette piste romanesque, Champollion pendant quelques jours est loin de l'Égypte où il n'est d'ailleurs pas allé, mais où il se rendra l'été suivant, pour recopier des milliers de hiéroglyphes, suer dans la fournaise et respirer l'air confiné des tombes, dans un désert dont il a fait sa terre d'adoption, et que les cartes anciennes signalaient par la présence d'un lion

couché assorti de la légende *UBI RUGENT LEONES*, pour bien marquer le début d'un règne où l'on n'entend plus que le rugissement du fauve à la place de la parole humaine. Cependant, grâce à l'un de ces détours que s'offrent aussi bien le promeneur que l'érudit, et qui ne les éloigne qu'en apparence, Champollion parmi les Mohicans est au cœur de ses préoccupations : non pas les seuls hiéroglyphes, mais les mots de la tribu, et au-delà du langage les mille et une façons d'être homme. Même s'il ne partage pas les croyances de ses contemporains, qui voyaient dans les Indiens d'Amérique les descendants égarés des Égyptiens, « les mœurs et les coutumes des nations sauvages » éveillent en lui un souci ethnographique, et lui rappellent les leçons cruelles de l'histoire.

Dès lors, on peut imaginer avec lui la rencontre imprévue d'une civilisation qu'il s'applique à faire revivre, et d'une autre qui va bientôt disparaître : dans la lumière du couchant, le long du chemin que parcourent les âmes, le pharaon et le chef indien qui se saluent en silence ; et derrière eux, des générations à la file comparant leurs coiffures, leurs arcs et leurs flèches, les plumes de l'autruche et celles de l'aigle, leurs corps peints en rouge et leurs bras croisés sur la poitrine, les ongles dorés des uns et les cicatrices des autres. Ce qu'ils taisent et

que Champollion ne cesse de se dire, c'est que les visages pâles qui massacrent les bisons sont les descendants des Romains, qui mirent le feu à la bibliothèque d'Alexandrie.

L'ombre du lion

Dans sa lettre à Zelmire, Champollion parle de la goutte qui le fit tant souffrir en effet, lui faisant quelquefois des pieds enflés comme Œdipe ; il parle du canapé avec lequel, contraint et forcé, il dut faire corps pendant plusieurs jours ; mais il ne souffle mot de la voix qui lui faisait la lecture, le transportant vers une forêt à déchiffrer puis vers cet autre désert qu'est la prairie américaine, comme jadis la voix de sa mère vers les paysages de la Bible et les palmes de l'Orient. Cette voix qui n'appartient à personne, et qui lui rappelle que l'alphabet lui aussi, avec ses consonnes et ses voyelles, peut évoquer des mondes enluminés et lointains, était-ce la voix inévitable du frère, ou la voix fragile de la pauvre épouse ?

Jacques-Joseph Champollion, qu'on appela Champollion-Figeac puis Figeac tout court, comme si le nom de famille était réservé à la seule gloire du déchiffreur, était né douze ans

avant celui-ci, en 1778. L'aîné fut le parrain du cadet selon l'usage de l'époque, puis son précepteur quand il devint évident que le génie précoce du jeune Jean-François, avide et rêveur quand il n'était pas découragé, ne pouvait plus se satisfaire des leçons généreuses mais trop simples de Dom Calmals, un bénédictin que le père Champollion avait abrité sous son toit pendant les troubles révolutionnaires. C'est pourtant le souvenir de ces leçons en plein air, dans les ruines et les remparts de la ville, dans les prés et les bois alentour (ou le long des sentiers qui mènent, sur les hauteurs de Figeac, à ces curieuses aiguilles en forme d'obélisques, posées là depuis le XIII^e siècle), qui feront dire à Champollion parlant de sa propre fille que l'enfance est un « âge si heureux et si rapide ». Il faut dire que l'enseignement quasi rousseauiste du religieux, de semaine en semaine un peu plus embarrassé par les questions du gamin dont il reconnaissait le « génie si particulier », consistait avant tout à ramasser insectes, fleurs et coquillages en mettant un nom sur chaque chose, à trouver les critères des genres et des espèces en classant la cueillette. Il y avait là de quoi satisfaire chez l'enfant son don très développé de l'observation et son goût de la nomenclature, ce goût qui pousse tous les collectionneurs de langues, non seulement à se tourner vers l'origine, mais aussi à prendre la nature

pour un grand livre, en mêlant à plaisir la botanique et la grammaire, les dictionnaires et les herbiers.

Quand Champollion quitte Figeac en mars 1801, pour suivre son frère à Grenoble et devenir interne au lycée (où il se plaindra de sa « misérable existence », une vie « resserrée » entre le devoir de latin et la « tizanne pectorale » de l'infirmerie), il a déjà perdu, au moins en partie, sa joie purement enfantine. Son entourage l'a vu « tantôt fougueux et pressé... tantôt lâche et abattu », craignant de « trouver des bornes à ses désirs d'apprendre », comme l'écrivait Jacques-Joseph à son ancien précepteur. Outre sa peur, que tout laisse deviner, de n'être pas à la hauteur de son rêve, c'est-à-dire aussi d'une ambition qui n'est pas seulement la sienne, d'une vocation qui fut d'abord celle du frère aîné, Champollion a pu voir dans les livres et dans les rues, et même sur la place de la Raison, l'injustice triomphante et l'idéal bafoué; il a compris très tôt, rançon de la précocité, l'indifférence des hommes et la cruauté de l'histoire. Aux questions qu'il se pose il sait qu'il n'aura pas le quart des réponses, malgré ses dons et son acharnement; il sait aussi que l'illumination intérieure dure le temps d'un éclair, et que tout le reste est un faux jour.

Aussi est-il prêt à tomber sous la coupe de son frère, qui va veiller sur son adolescence, puis ses

travaux et sa vie posthume, avec l'ambiguïté de l'ange gardien après avoir assumé le rôle du mauvais génie. Jacques-Joseph, en dirigeant le rêve que son jeune frère allait convertir en découverte savante, a sans doute vu le moyen d'assouvir une ambition dont un cahier de jeunesse porte la trace : « Si je devais faire une profession de foi, je dirais que je me sens un désir puissant pour les grandes choses. » Décidé à ne pas manquer la chance que lui offre son cadet, il va dès lors exercer une autorité d'autant plus efficace qu'elle est enrobée de bienveillance. Car il y a chez lui, moins dans ses propos que dans sa conduite, un mélange savamment dosé de dévouement et de tyrannie, de jalousie et d'admiration, d'abnégation et de rancune, qui le pousse à devenir le tuteur de son frère, auprès de qui il remplace à lui seul un père et une mère dont il n'est curieusement plus question entre eux. Directeur de conscience puis exécuteur testamentaire, son rôle auprès de Champollion tient du rôle de Léopold auprès de Mozart et de Théo auprès de Van Gogh. Un rôle ingrat mais non désintéressé, qui consiste à toucher les dividendes de la gloire.

D'autant que si Champollion le jeune est ensorcelé par l'Égypte, Jacques-Joseph y est pour quelque chose : au printemps 1798 en effet, l'aîné a cru un temps qu'il accompagnerait sur les bords du Nil Bonaparte et sa commis-